

Du même auteur

*Le Cimetière américain*  
Éditions Champ Vallon, 2003  
J'ai lu n° 9667

*Jura*  
Éditions Champ Vallon, 2005

*Démon*  
Éditions de l'Olivier, 2009  
Points n° P2440

THIERRY HESSE

# L'inconscience

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'auteur remercie le Centre national du Livre  
pour la bourse qui lui a été attribuée.

Il est reconnaissant à François Maspero pour son portrait  
de Gerda Taro, *L'Ombre d'une photographe* (Seuil, 2006),  
à Michka Assayas pour son *Dictionnaire du rock* (Laffont, 2000)  
et à Gilles Ortlieb pour sa traduction des paroles des chansons.

L'auteur précise que ce livre est une fiction :  
les descriptions données des lieux ainsi que la vie  
et les pensées prêtées aux personnages doivent être considérées  
comme essentiellement imaginaires.

ISBN 978.2.8236.0093.3

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Clara et Louise*



*Unknown, unknown brother  
I'll meet you someday  
Unknown, unknown brother  
We'll walk through fields where children play.*

Inconnu, mon frère inconnu  
Je te rencontrerai un jour  
Inconnu, mon frère inconnu  
Nous irons par les champs où jouent des enfants.

THE BLACK KEYS



1

*Qu'as-tu dans ton cœur, cette fois ?*





Enfants, leur mère prêchait que Noël devait être dédié à Jésus, non à la jouissance. Traîner au lit jusqu'à midi, visser ses yeux sur la télé, écouter à n'en plus finir ses disques préférés ou bien s'empiffrer de nourriture, c'est bon pour les mécréants, disait-elle. Ce jour-là, comme le dimanche de Pâques, le jeudi de l'Ascension et même le jour de l'Assomption (le fameux 15 août, quand la Vierge Marie se fait kidnapper par les anges), elle avait obtenu qu'ils assistent à une messe en leur cathédrale Saint-Étienne qui s'emplissait en ces moments de liesse du troupeau chevrotant des fidèles et adoptait un air de solennité très spécial (Marcus se souvenait d'un office de Pâques où leur évêque, coiffé d'une mitre ivoire et or, avait parcouru les cent vingt mètres et quelques de la nef jusqu'au maître-autel, assis en amazone sur le dos d'un âne), ensuite que chacun d'eux, après le dîner, se livre devant les autres à un exercice d'époussetage intime. Elle appelait ça le « petit examen du cœur ».

Au milieu de va-et-vient sonores et en apparence joyeux, tous les quatre débarrassaient la table, faisaient la vaisselle, rangeaient couverts et assiettes, puis franchissaient le seuil du salon, père et mère prenant place dans les fauteuils à oreilles, Carl et Marcus sur le canapé à motifs de feuillage. Les deux garçons cessaient alors de plaisanter, de se balancer d'aimables coups de pied dans les chevilles. La pièce, d'habitude égayée par les images en noir et blanc de leur Téléavia, devenait un lieu austère. S'installait un silence encombrant, que leur mère évinçait en prenant la parole d'une voix forte. Elle s'adressait

avant tout à ses fils en les gardant en ligne de mire ; de temps en temps seulement, elle lorgnait vers leur père.

Elle commençait par faire état d'un événement remontant aux dernières semaines écoulées et qu'elle considérait comme un acte pas très glorieux. Ce pouvait être une dispute conjugale. Ces disputes, quoique rares, étaient parfois violentes, elles éclataient en général dans la cuisine à cause d'un désaccord qu'elle avait elle-même amplifié, sa voix était montée dans les aigus, leur père avait fait trembler la table de ses poings, et la crainte de Marcus, nourrie à l'époque par son intoxication aux romans d'épouvante, était que, pris de folie à cause des hurlements de sa femme, il brandisse un hachoir et la taille en morceaux. Ou bien elle s'accusait de ne pas avoir été charitable avec une amie ou un voisin, faute qu'elle avait tendance aussi à grossir afin de sensibiliser ses garçons à des régions insoupçonnées du mal. Ou encore c'était une remarque désagréable qu'elle se reprochait d'avoir infligée à un commerçant du quartier – crime presque aussi rarissime chez elle que le précédent, sauf si le commerçant avait failli le premier, comme ce boucher qui une année avait avalé sa commande de gigot pascal et n'avait rien eu d'honnête à lui vendre à la place (elle l'avait traité de crétin).

Ces peccadilles, elle disait les regretter, puis promettait de les réparer, sans jamais manquer d'instruire ses garçons sur la manière dont elle comptait s'y prendre. Ensuite elle confiait ce qu'elle estimait avoir réussi comme bonne action – elle disait « ma B.A. », expression qui n'avait pas chez elle le sens blagueur ou ironique qu'on lui donne aujourd'hui. Juste après-guerre elle avait fait partie d'un groupe de jeannettes piloté par le curé de sa paroisse, assisté de dames patronnesses en acier trempé. Gagnant du galon, elle était devenue guide, puis guide-aînée, avant d'être autorisée avec des filles de son âge à

battre la campagne en jupe-culotte marine, chemise bleu ciel, cravate marron et sac à bretelles. Cet apprentissage militaro-écologico-spirituel représenta sûrement, avec sa vie d'épouse puis de mère, l'une des expériences les plus intrépides de son existence (Marcus l'imaginait traverser en brodequins des forêts jusqu'au crépuscule, planter sa tente dans des clairières plus ou moins douillettes, réchauffer du bœuf en conserve tout en entonnant des louanges au Seigneur, se laisser embrasser les nuits de jamboree par des garçons musclés dans une atmosphère de feu de camp, dormir à la belle étoile). À ses fils, elle en parlait pourtant de façon évasive. Cet épanouissement au sein de la nature et à la lumière de la grâce divine ne lui avait-il laissé que de bons souvenirs ? Comme elle savait, pour l'édification de ses enfants, broder sur ses défauts, peut-être enjolivait-elle aussi son passé.

Réparer pouvait consister à envoyer une somme d'argent à une congrégation religieuse dans un pays crevant de faim ou à offrir son aide à une personne qui ne l'avait pas demandé. « Mais comment sait-on que les gens ont besoin d'aide ? l'interrogeait Marcus. – Il y a des pauvres, des malades », disait-elle. Des pauvres, Marcus en avait une petite idée car, sur le chemin de l'école, il lui arrivait d'être attiré, au fond d'une rue peu passante, par l'immeuble de l'Armée du Salut devant lequel des hommes au visage gris se rassemblaient en fixant l'écriteau cloué sur la porte : UNE DOUCHE EST OBLIGATOIRE AVANT DE PRENDRE UN REPAS. Et les malades ? « Des gens dans les hôpitaux, des blessés, des estropiés. » Marcus, à dix ans, n'avait nulle envie de s'occuper d'estropiés. Une nuit, il rêva qu'il traversait une salle obscure tout en longueur, à la chaleur lourde et fétide ; de part et d'autre s'alignaient des grabats depuis lesquels des silhouettes malingres, couvertes de bandages, l'agrippaient par le bras, tandis que des mouches s'énervaient au plafond.

Dans le journal que lisait leur père, Marcus avait repéré une rubrique où des appels au secours, désignés par un numéro, paraissaient chaque semaine. « Cas n° 135 – Madeleine est une ouvrière de trente-deux ans qui vit au domicile de ses parents infirmes. Pour se rendre à l'usine où elle travaille, elle possède un vélomoteur qui a besoin d'être remis en état. Un don de cent francs serait le bienvenu. » « Cas n° 201 – Jean-Marie, père de cinq enfants et actuellement sans emploi, s'est fait voler dans un autobus son portefeuille et ses dernières économies. Un acte généreux réchaufferait leur Noël. »

Si Marcus était troublé par la présence de ces numéros, il n'était pas non plus certain que ces hommes et ces femmes existaient. Et puis, qui vidait les enveloppes et comptait l'argent ? Qui le distribuait ? Qui vérifiait s'il avait été bien employé ? Surtout, qui se délestait d'un billet pour des inconnus dont la vie se résumait à trois lignes ? « Dans ces situations, déclarait leur mère, ce n'est pas tant le fait de donner qui importe, que l'intention qu'on y met. » Autrement dit : si tu n'as pas cent francs, tu peux toujours prier pour Madeleine. Mais que signifie une prière quand il s'agit de changer la fourche ou le phare à iode d'un vélomoteur ? Les prières modifient-elles l'existence des gens ? transforment-elles les choses ? améliorent-elles le monde ? Leur mère disait que celui qui prie veut sensibiliser Dieu. Mais si Dieu voit tout, pourquoi lui envoyer des prières ? Il voit tout mais doit être négligent, pensait Marcus.

L'enseignement de leur mère provenait de ce qu'elle appelait elle-même le Livre saint ou le Livre des fortunés. « Dieu est amour », avait-elle lu et relu dans la Première Lettre de Jean : « Bien-aimés, puisque Dieu nous a tant aimés, nous devons aussi nous aimer », et « Dieu habite en nous et son amour se réalise en nous », et aussi « Celui qui dit "j'aime Dieu" et

déteste son frère ment. S'il n'aime pas son frère qu'il voit, il ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas, et le commandement que nous avons reçu dit bien : Celui qui aime Dieu, qu'il aime aussi son frère. » Morale qu'elle leur chantait sur tous les tons et qu'elle avait apprise, enfant, aux séances de catéchisme, puis, adolescente, entre deux bécotages de feu de camp. Mais si dans toute morale se niche une ambition, quelle était la sienne ? Faire de ses garçons des individus irréprochables et désintéressés ? débordant d'un amour n'ayant rien à voir avec l'envie, l'avidité, le lucre ? L'avidité qu'ils pouvaient ressentir devant ceux qui les nourrissaient, les couvraient de vêtements dont ils n'avaient pas toujours honte, leur offraient à Noël des boîtes de petit chimiste ou des maquettes d'avions, et que, sans cela, ils auraient moins aimés. Aimer, pour leur mère, c'était prodiguer à autrui ce qu'on a, sans calculs ni arrière-pensées. « Donnez et il vous sera donné », dit Luc. Donner quoi ? Un os aux affamés ? La faim aux ventres pleins ? Donnez ou priez. Donnez *et* priez. Encore qu'elle ne leur martelât rien de tel, préférant les éduquer par l'exemple.

L'une de ses phrases fétiches était : La bonté ne fait pas assez parler d'elle. Une fois, elle leur raconta comment, apercevant sur un trottoir du centre-ville un mendiant aux sandales en charpie, elle s'était précipitée jusqu'à leur appartement et y avait dégoté une paire de souliers qui n'avaient pour ainsi dire jamais servi. Le lendemain elle s'arrangea pour entraîner leur père là où le pauvre bougre avait coutume de tendre la main. « Wil, tu reconnais tes chaussures ? » (Leur père se prénomait Wilhelm, mais elle préférait l'appeler Wil ou mon chéri.) S'il n'eut aucun mal à identifier les souliers qu'il portait à son mariage, il douta que le cuir verni et les boucles en argent soient l'idéal pour s'affaler par terre et inspirer de

la pitié à son prochain. « Je savais que ça te plairait », avait conclu leur mère en souriant.

Dans leur salon, lorsque sa voix résonnait, Marcus observait ses mains longues et nerveuses, ses yeux verts. À ce moment-là, elle ressemblait moins à une novice priant et frissonnant dans un couvent qu'à une louve léchant jalousement ses louveteaux avec l'énergie et l'instinct suffisants pour défendre leurs intérêts. Quelque chose de solide émanait de sa figure rosissante, encadrée par des cheveux blonds. Si ce qu'elle attendait de ses garçons n'était pas facile, ce n'était pas ingrat non plus, et ils en retireraient, devait-elle penser, un joli bénéfice. En grandissant, Marcus comprit qu'être mère c'était aussi jouer un personnage.

Les jours dits, le « petit examen du cœur » aurait dû, après elle, revenir à leur père si celui-ci n'avait eu un joker permanent. Il assistait aux séances mais y intervenait peu. Au début, son attitude déconcerta ses garçons. Il traînait les pieds, participait à reculons, n'ayant rien de spécial à confesser ou maugréant seulement quelques phrases, ensuite il s'était amusé à pervertir avec la facétie dont il savait faire preuve les règles établies par leur mère, avouant des actes invraisemblables, comme d'avoir percuté un chameau sur une route ou gagné à la loterie nationale et distribué à ses collègues de travail des liasses de billets de banque. Ces pitreries avaient tellement désolé leur mère – tout en déclenchant chez Carl et Marcus des fous rires – qu'elle décida de lui attribuer le rôle d'observateur. Sa présence muette, le fait qu'il reste sur son quant-à-soi (les bras croisés, le dos calé dans son fauteuil, les yeux plissés comme un gros chat) n'empêchaient pas de faire du « petit examen » un moment familial.

Carl, lui, éprouvait de réelles difficultés à se confier. Les séances semblaient même l'indisposer. Marcus le voyait bredouiller, se tortiller sur le canapé, se mordiller les lèvres. Autant d'efforts

pour ne pas dire grand-chose au fond, et c'était un peu triste. Car le « petit examen » révélait surtout des péchés véniels. En six ans, y avait-il eu de la part de Marcus, ne serait-ce qu'une fois, l'aveu d'une calomnie ? d'un parjure ? d'un larcin digne de ce nom ? d'une trahison ? d'actes de barbarie infligés à un animal avant de le brûler vif ? Autant qu'il s'en souviennne, non. C'était avec plus ou moins de sincérité qu'il décrivait combien il avait été mesquin ou généreux avec un camarade. En général, il inventait. Savoir raconter des histoires est un don qu'il avait reçu de son père. Malgré une légère inquiétude et son cœur qui battait plus fort, il en ressentait après coup de la fierté. L'important était d'adopter le ton de la confession. Il fallait que leur mère puisse y croire. Dans le cas des crimes et délits, un timbre plus bas que la normale, à peine apitoyé ; pour les B.A., une voix claire, gaie sans exagération.

Carl, au contraire, était incapable d'user d'une autre langue que celle de la vérité. S'il lui arrivait de se féliciter de ses plus ou moins bonnes actions, les mauvaises étaient à ses yeux indubitablement mauvaises. Un soir, il avoua à leur mère que, pour plaire à une fille de sa classe, il avait dérobé dans un magasin du centre-ville un parfum de marque, le genre de flacon qui devait équivaloir à une année de son argent de poche. Pour la première fois, Marcus la vit réagir autrement. Ses mains s'immobilisèrent, son regard s'assombrit, prenant la couleur du ciel sous l'orage. Un instant, elle dut songer à autre chose qu'à sa pédagogie par l'exemple, mais c'en eût été alors fini du rituel auquel elle tenait tant. Un drôle d'ange passa, puis elle dit : « Eh bien, Carl, nous irons ensemble dédommager ce commerçant ! » C'est seulement lorsque Wilhelm questionna son fils pour savoir si la fille avait apprécié le parfum et lui en avait été reconnaissante qu'elle se mit en colère.



Vers l'âge de onze ans, Marcus fut préoccupé par l'idée que la sexualité puisse s'immiscer dans leurs séances. Si leur mère ne les avait jamais interrogés directement là-dessus, une nuit où il était parti en expédition pour piller le frigo, il surprit une conversation depuis la chambre de ses parents. « Wil, Marcus sera bientôt un adolescent, il faudrait que tu commences son éducation. – De quoi tu parles ? – Tu as bien compris... Seulement moi, je suis sa mère... C'est à toi de t'en charger. – Qu'est-ce que tu veux au juste ? soupira leur père. Papa et maman échureils au printemps, ou une virée entre hommes à Amsterdam ? »

Or à la même époque, l'un des camarades de Marcus, un certain Henri, dont la famille tenait un salon de coiffure à trois rues de chez eux, fit circuler dans leur classe de cinquième des magazines qu'il avait prélevés parmi le matériel professionnel de son père. L'un des exemplaires montrait une actrice française, célèbre pour son nez retroussé, sa chevelure bouclée et ses taches de rousseur, s'abandonner à des positions qu'on n'était pas habitués à voir dans les films tout public diffusés le dimanche soir à la télé où elle jouait d'innocentes bécasses pleurnichardes. Sur une double page en couleurs, elle s'exhibait à quatre pattes au milieu d'une chambre d'hôtel, offrant sa nudité avec un aplomb plus qu'émouvant. Marcus dissimula le magazine au fond de son cartable, d'où il le sortait de temps en temps pour le feuilleter dans un état d'excitation assez nouveau pour lui. Mais un matin, ayant constaté sa disparition, il pensa aussitôt à son frère. Et s'il avait mis la main dessus ? et si l'actrice aux taches de rousseur l'avait lui aussi subjugué ? et si sa libido s'était révélée devant cette Salomé posant les fesses à l'air sur la moquette ? Comme l'objet du délit ne réapparut pas, Marcus craignit que Carl ne le dépose un jour aux pieds de leur mère, en se frappant trois fois la poitrine.

Aujourd'hui dirait-il qu'elle était pour eux un confesseur intransigeant ? un dragon moral ou psychique ? Quand il y repensait, il ne voyait rien de bien méchant dans ces séances qui, pendant toutes ces années, avaient semblé un jeu sans conséquences. Le jeu d'une famille catholique, originaire d'une Alsace pieuse, traditionnelle et pas mal étriquée, dont une cousine (du côté paternel) était entrée au Carmel, et un petit cousin (du côté maternel) avait été évêque.

Un évêque que jamais Marcus ne connut (il était passé de vie à trépas peu de temps après sa naissance), mais dont il sut qu'il avait correspondu avec leur mère. Adolescente, elle devait trouver noble et fortifiant d'avoir un parent – même de trente ans son aîné – qui, tous les cinq ans, entreprenait un voyage à Rome, et à qui le pape avait légué la charge d'autant d'âmes. Marcus regrettait de n'avoir pu retrouver l'une de ces lettres. Il ignorait ce qu'elles contenaient, mais devinait que leur mère, quand elle préparait son sac pour un nouveau feu de camp, devait en glisser une entre une paire de chaussettes et son bœuf en conserve. Ce fut l'évêque aussi qui les avait bénis, Wilhelm et elle, au moment de leur mariage, prodiguant aux jeunes époux ses conseils de vieux garçon. Ainsi en avait-il été dans cet autre monde : la morale à l'école, le catéchisme au fond d'une crypte, les dames patronnesses, la pratique du scoutisme, les feux de camp, les confidences au prélat, la bénédiction de leur union. Tout cela, pensait Marcus, s'était passé avant son existence – avant celle de Carl aussi – mais leur mère avait bel et bien été cette jeune fille.

À cette époque, elle s'appelait Heintz, Esther Heintz. Ses parents, natifs d'un village du Bas-Rhin qui, faute de vignes, avait peu prospéré, étaient venus s'installer à Metz dans l'entre-deux-guerres. Ce n'était pas pour changer de région, encore

moins de religion ou de mœurs, mais pour y chercher du travail. Si Metz en ce temps-là méritait sa réputation de ville kaki (offrant à des générations de Français un an de sains divertissements : corvée de soupe et de latrines, exercices de tir en forêt, décapage de chambrée à la paille de fer), elle était aussi un foyer actif du commerce, et c'est dans le commerce que les grands-parents Heintz, rompant avec une lignée de producteurs d'asperges et de modestes éleveurs de porcs, avaient tenté de s'enrichir. Une quincaillerie fut ouverte, qui périclita, puis une boutique de confection dans une rue en pente peuplée de familles venues de Pologne. La petite Esther n'en fut pas moins nourrie au lait de son pays d'églises et de retables vert-de-gris.

Lorsque Wilhelm, Esther et leurs deux fils quittèrent l'appartement du centre-ville pour emménager dans une maison du quartier du Sablon, et que, l'automne suivant, Marcus eut quinze ans, les séances s'arrêtèrent d'un coup. Carl en avait douze. En somme, leur mère leur avait imposé le « petit examen » dans le but de les aider à grandir, de les rendre plus responsables, plus humains. Ça n'allait pas plus loin. Elle fut dans leur tribu scoute la cheftaine, d'où les conflits avec leur père, ses cris dans la cuisine. Comme beaucoup de mères, elle espérait que le jour où ses garçons seraient des hommes, ils seraient forts sans abuser de leur force, passionnés sans que la passion ne les dévore. En tout cas, bien des années après ces drôles de séances, le souvenir de leur mère disant : « Et toi, Carl, qu'as-tu dans ton cœur, cette fois ? » avait fondu chez Marcus comme un pain de glace.

2

*La chute*